

Circuit de visite « Sur les pas des horlogers »



Patrimoine industriel de la ville de Saint-Nicolas d'Aliermont

La commune de Saint-Nicolas-d'Aliermont possède un riche patrimoine industriel, témoignage du savoir-faire horloger et vecteur de mémoire sociale.

Afin de le mettre en valeur, le musée municipal de l'horlogerie a mis au point un circuit de visite dans la ville. Ce dernier permet aux visiteurs d'analyser les bâtiments témoins du développement industriel de la ville et de voir comment il a façonné le paysage.

Ce document présente les différents bâtiments montrés lors du circuit : ateliers, usines, maisons de maître, maisons ouvrières etc.

Ces explications sont reprises accompagnées d'un plan dans un document disponible pour 1,5 euros à la boutique du musée.



SOMMAIRE

- Maisons ouvrières Le Corbusier , rue Raphaël Hennion
- Maisons artisans horlogers
- Maison de maître et atelier d'horlogerie, rue Edouard Cannevel
- Usine Vaucanson, avenue Vaucanson
- Maison patronale Bayard, rue Robert Lefranc
- Usine Bayard, rue Robert Lefranc
- Usine S.I.D.A, rue Robert Lefranc

Maisons ouvrières Le Corbusier pour l'usine Bayard

En mai 1917, à la demande de Robert Duverdrey, des plans d'une cité ouvrière sont établis par l'architecte Le Corbusier. Ce dernier planifie la construction de 25 maisons, selon 3 types (types A, B et C) ainsi qu'une possibilité d'extension de la cité à 50 maisons.

Après un séjour en Normandie, Le Corbusier dépose le 23 juin 1917, un jeu de plan pour 43 maisons. La cité de Saint-Nicolas d'Aliermont représente une étape importante dans les recherches que mène Le Corbusier autour du thème de la maison ouvrière en série.

Duverdrey demande que l'on différencie le traitement des maisons de contremaîtres de celles des ouvriers et d'aménager une coopérative avec des chambres à louer.

Le Corbusier propose en mai et en juin 1917 plusieurs implantations, jouant sur le nombre de maisons à construire et sur le regroupement en bandes plus ou moins continues. Idée d'une répartition régulière et aérée, d'une faible densité, laissant une surface large à la verdure et aux jardins, de part et d'autre d'une voie unique conduisant de la coopérative à une placette sans issue. Le Corbusier tend vers une structure en béton préfabriqué mais Duverdrey opte pour une solution traditionnelle en brique, accentuant ainsi l'esthétique rurale de ces maisons, inspirée de l'architecture locale et des cités-jardins à l'anglaise.

A titre expérimental, une maison jumelle de type C est construite en 1918. Elle demeure la seule de la cité projetée ; puisque le projet est enterré en juin 1919, en raison de coûts de construction très élevés et des difficultés d'approvisionnement.



Maisons Le Corbusier,
2011

Maisons des artisans horlogers

Il ne reste que peu de traces de ces maisons à pans de bois, souvent situées dans le quartier du Bout d'Aval, le quartier horloger.

Avant le regroupement des ouvriers et ouvrières au sein de manufactures, les horlogers nicolaisiens travaillaient à domicile et, le plus souvent, en famille. Voici sans doute des maisons d'horlogers du milieu xviii^e et du début du xix^e siècle. L'ensemble de la famille travaillait alors à l'horlogerie à domicile. Le travail d'horlogerie à domicile a perduré jusqu'au milieu du xx^e siècle.

Ces maisons d'horlogers sont en général en bardage bois avec de grandes fenêtres à l'étage orientées de préférence à l'est pour bénéficier d'une lumière constante.

État actuel :

Aujourd'hui il reste quelques traces de ces maisons à pans de bois dans le quartier du « Bout d'Aval », quartier horloger, mais les verrières ont pour la plupart disparues.

Archives Musée de l'horlogerie :

- photographies



Maison Delépine-Barrois

Cette maison, typique des maisons de maîtres-horlogers au xix^e siècle, est construite avec les ateliers attenants sur le côté. Cette maison a été la fabrique d'Honoré Pons puis d'Émile Delépine, un chronométrier. Armand Couailliet fait l'acquisition, après l'incendie de 1912, de ces ateliers et étend la variété de ses modèles de pendulettes, très appréciés des horlogers parisiens : la mignonnette, la marquise, la pendule de marine ou la huitaine. L'entreprise travaille avec l'Angleterre et possède des succursales à Londres, Milan et même Varsovie. Il invente, pour l'éclairage public, des allumeurs automatiques de becs de gaz et vend le brevet à Gérard Bécuwe. En 1914, près 1 000 ouvriers travaillent pour Couailliet Frères. Pendant le conflit, comme l'ensemble des usines de la commune, l'usine se met au service du Ministère de la guerre.

Cette grande maison de maître est en brique rouge avec un étage et un étage sous comble. La façade possède un décrochement ainsi qu'un arrière-corps flanqué de deux pavillons latéraux. La toiture est en ardoise percée d'une lucarne avec un fronton en arc en plein cintre. La crête du toit est décorée par des éléments verticaux en métal appelés épis de fâitage. Derrière la maison, les ateliers étaient équipés de grandes verrières. Les verrières et la cheminée ont aujourd'hui disparu.

Après la guerre, c'est M. Baëhni, d'origine suisse, qui y installe ses ateliers et ses bureaux. Son activité est tournée vers la vente et le négoce de machines-outils et d'outillages de précision (tarauds, fûrets). Il aurait également fabriqué des spiraux. Claude Garçonnet a été un de ses représentants.

État actuel :

Bon état général

Verrières et cheminée aujourd'hui disparues.

Archives Musée de l'horlogerie :

- cartes postales

Maison Delépine-Barrois, carte postale vers 1910



Usine Vaucanson

Le 12 février 1914 est constituée la Société Anonyme « Ateliers Vaucanson » ayant pour objet l'exploitation, l'installation et la vente d'appareil de précision mécaniques et électriques.

En 1914, les Ateliers Vaucanson prennent la suite de la maison fondée par **Lamazière et Bunzli**. Installée à Blesdal, l'usine fabrique, pendant Première Guerre mondiale, des fusées d'obus. La guerre passée, elle se tourne vers la production d'enregistreurs « Flaman » pour les locomotives, de machines à calculer, de magnétophones ou d'indicateurs de vitesses. Au fur et à mesure que la production s'accroît, des bâtiments légers sont construits mais les accès sont difficiles et les manutentions coûteuses. En 1917, les ateliers sont donc transférés à Saint-Nicolas. Des ateliers d'un seul tenant et de plain-pied de 4800 m² sur un terrain de 3 ha sont alors construit. Les difficultés sont résolues : la facilité d'accès, la proximité de la main d'œuvre, l'unité du lieu de production et la simplification des manutentions.

L'ornementation dépouillée de cette architecture de style géométrique et symétrique qui recherche la forme pure et la sobriété, est voulu par le mouvement rationaliste. La maison du gardien se trouve à droite de l'entrée.

En 1956, Ericsson, société de téléphonie installée à Colombes prend une place majoritaire. L'usine se tourne vers la téléphonie. En 1957, Ericsson compte 155 personnes puis 400 en 1960 et enfin 650 en 1962.

Afin d'assurer au personnel le confort et la sécurité, l'usine s'étend en 1962 et 1963. Vers le nord, l'usine est prolongée de 96 mètres pour contenir un atelier d'un seul tenant de près de 8 000 m². Cette extension est visible car les toits en épis sont différents. Un magasin de matières premières de 650 m² est construit sur le terre-plein ouest. Pour simplifier les manutentions, les pièces devaient parcourir au cours de leur fabrication un circuit logique sans point de croisement ou de rebroussement et sans changement de niveau depuis le magasin initial jusqu'à leur expédition.

L'usine « primitive » au sud est réservée aux sections mécaniques dont la puissance est augmentée (découpage et emboutissage, décolletage, outillage et petite mécanique). Contre le feu, l'ensemble de l'usine et des magasins est ceinturé par une conduite d'eau alimentée par une citerne et un château d'eau. Une route contourne l'usine, elle dessert les magasins et les parkings. En septembre 1963, M. Jacques Marette, ministre des PTT, inaugure lui-même les ateliers.

Les maisons ouvrières

En 1917, des pavillons en brique sont construits pour loger les contremaîtres, et des appartements pour les ouvriers (rue d'arques). Au début des années 1960, une trentaine de logements pour les employés dont vingt-trois pavillons individuels ou jumelés avec jardin sont construit (avenue Vaucanson et chemin des Lilas).



Ateliers Vaucanson, Carte postale début du XXème siècle



Maisons ouvrières Vaucanson, photographie de 2007



Ateliers Vaucanson, photographie 2007

Maison patronale Bayard

C'est une maison de type balnéaire et de style néo-normand datant du xix^e siècle. Elle est de plan rectangulaire avec rez-de-chaussée surélevé et un étage surmonté de comble. La façade est polychrome du fait de l'utilisation de plusieurs matériaux, la brique rouge, le pan de bois, de silex et les moellons.

L'entrée au rez-de-chaussée est abritée par un auvent en pans de bois et ardoise avec des aisseliers, éléments décoratifs placés à la jonction des colonnes et de l'auvent.

Cette maison a été celle des directeurs de l'usine, Robert Duverdrey, Raphaël Hennion puis son gendre, Edmond Forest.

A droite, est située la maison également de style balnéaire dite « Bloquel » qui a appartenu à Joseph Bloquel, associé à Albert Villon à partir de 1902.



Maison patronale Bayard, photographie prise en 2007

Usine Bayard (Duverdrey et Bloquel)

Albert Villon s'installe comme horloger en 1866. En 1876, il achète à un fabricant d'horlogerie, Emile Martin, sa propriété d'un hectare. C'est la propriété, rue Robert-Lefranc, emplacement de l'usine jusqu'à aujourd'hui. Il est le premier à implanter ses ateliers au Bout d'Amont.

Albert Villon faisait travailler les hommes et les femmes dans des ateliers séparés afin de préserver « la bonne moralité ». Le statut des ouvriers était particulièrement précaire car l'embauche dépendait du niveau de la production de l'usine qui variait selon le marché. Lorsque les commandes étaient nombreuses, l'usine embauchait et pouvait bien rétribuer ses ouvriers. A l'inverse, le patron renvoyait le surplus d'hommes lorsque celles-ci baissaient. Ce système de flexibilité n'était accompagné d'aucune protection sociale. Les ouvriers subissaient les aléas du marché. En 1893, Villon précise que l'usine est équipée de 90 machines-outils et que 12 à 15 chevaux-vapeur sont nécessaires à leur fonctionnement.

Les ateliers comprennent : une fonderie de cuivre et de bronze, des ateliers de laminage du cuivre, de découpage, de fente des roues et pignons, de décolletage et de tournage. L'usine comprend toute la fabrication du « roulant » ainsi que la dorure, l'émaillage, le nickelage, la fabrication des cartons et écrins pour pendulettes de voyage. Il existe au sein des bâtiments une fonderie d'art pour la fabrication des habillages des pendules et des réveils.

En 1902, Villon se retire. Paul Duverdrey et Joseph Bloquel sont ses successeurs. La société prend le nom de « Société Duverdrey et Bloquel ». Une machine à vapeur serait installée en 1914. Elle fournit l'énergie nécessaire aux machines aux moyens de courroies.

A partir des années 1920, la société décide de se spécialiser dans la production de réveille-matin. Elle met alors au point de nouvelles méthodes de travail pour produire en masse. En 1922, l'usine compte 250 ouvriers « en temps normal ».

Le rez-de-chaussée était réservé aux services administratifs ; les premier et deuxième étages (construit en 1953) sont dédiés aux ateliers de montage et de contrôle des pendules et réveils (atelier de MM. Thorel et Beauverger).

Un premier incendie détruit une partie de l'usine en novembre 1934. Près de 100 ouvriers se retrouvent au chômage pendant 3 ou 4 jours. Un second incendie, en octobre 1935, commence dans les bains d'huile de la salle de taillage des pignons. C'est alors 400 ouvriers qui se retrouvent au chômage technique. Près de 40 000 réveille-matin sont détruits ainsi que des fournitures et des machines.

A partir de 1939, devant les menaces de guerre, l'industrie horlogère bascule vers l'armement. La Société industrielle

de décolletage automatique va être construite pour honorer la commande de 5 000 fusées par jour du service de l'armement.

En juin 1940, devant l'avancée des Allemands, Robert Duverdrey décide de transférer l'usine d'armement à Avranches, dans une usine de tissage désaffectée. C'est l'exode pour plus de 2000 ouvriers et leurs familles !

Après la guerre, la fabrication de réveils Bayard reprend... Des grands changements s'opèrent, le zamak remplace laiton et les tours à décolleter se multiplient. Ce sont les années fastes de Bayard : avec 600 employés, la production tourne autour de 4 000 réveils par jour et le réveil Stentor devient aussi populaire que la Renault 4 CV !



Usine Bayard, carte postale début du XXème siècle

La Société Industrielle de Décolletage Automatique, la S.I.D.A

En 1939, Robert Duverdrey cherche du travail pour son usine auprès du Service de l'armement. Il obtient un marché pour quelques pièces entrant dans la fabrication des grenades offensives. Le Service de l'armement accepte de financer la construction d'une usine qui devra être capable de fabriquer 5000 fusées par jour.

L'architecte Georges Feray, grand prix de Rome et connu à Dieppe pour avoir construit l'église de Janval, exécute les plans. Une entreprise parisienne commence les travaux dès le mois d'août 1939. Une plaque apposée sur la façade rappelle l'inauguration « officielle » : le 18 février 1940. L'armistice de 1940 arrête cependant la construction.

En 1945, Duverdrey rachète l'usine pour un million de francs et termine la construction. Il réalise son rêve : se doter d'un outil performant permettant la réalisation des pièces de décolletage entrant dans la fabrication des réveils. Pendant très longtemps, ces pièces furent achetées, parfois très cher, en Suisse ou en Savoie. La sida fonctionne enfin en 1946. Une centaine de tours et de machines d'outillage de marque Peterman achetée en Suisse est implantée dans l'atelier. En 1952, l'usine va travailler en sous-traitance pour Jaeger, compteurs d'automobiles ou pour IBM. 50 à 80 personnes y travaillent dont 40 au décolletage.

En 1949, Edmond Forest, PDG de la sida et la société anglaise « Radium Light » crée une nouvelle société. Un cadre anglais forme le personnel pour lui apprendre à déposer les sels de radium sur les aiguilles et les cadrans des réveils. Madame Thorel, contremaître dirige une douzaine d'ouvrières. La comptabilité et la gestion du personnel dépendent de Bayard. En 1961, cette activité réintègrera les locaux de Bayard. A partir de 1957 jusqu'en février-mars 1961, une partie des locaux est louée à Ronson-France qui fabrique des briquets à gaz. En 1979, l'usine ferme et les machines de décolletage et de taillage sont transférées dans un atelier disponible de Bayard. L'usine est vendue à la société de mécanique Couaillet-Mauranne-Quesnel. C'est aujourd'hui propriété de l'entreprise de bâtiment Laboullais.



La SIDA, photographies
mieuu du XX^{ème} siècle et
2007

